

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	5
Aperçu sur la vie et l'œuvre de Vico	5
Vico intempestif	6
Les grandes lignes de la philosophie de Vico	9
La méthode des études et la défense de la tradition humaniste	11
Des Anciens et des Modernes	12
Le <i>verum/factum</i> , clé de voûte de la pensée vichienne	20
Vers la science nouvelle à travers la philosophie du droit	27
L'objet propre de la science nouvelle	29
Une science de l'esprit	30
Science et mythe	37
Le véritable Homère	39
La Providence	41
L'histoire universelle	45
Les lois communes de l'histoire des nations	45
Les origines de l'histoire des nations	48
Les commencements barbares	53
La succession des régimes politiques	58
Le moteur de l'histoire	62
La théorie du droit	65
L'histoire éternelle et la récurrence des choses humaines	68
L'anthropologie de Vico	73
La science du langage	74
La religion	79
L'institution du mariage	83

Lectures de Vico	85
Vico contre les Lumières ?	85
Sorel, lecteur de Vico	92
Conclusion	99
Bibliographie	101
Sources	101
Œuvres de Vico	101
Commentateurs	102

INTRODUCTION

Le présent travail n'est pas une étude sur Vico – bien que Michelet, l'introducteur de Vico en France, n'ait guère été suivi, n'ait pas fait école, il existe des travaux sur Vico en général et sur la *Scienza Nuova* en particulier (voir bibliographie en fin d'ouvrage). Il s'agit seulement de montrer comment Vico permet d'éclairer les principaux problèmes que pose la notion d'histoire, ambiguë au plus haut point. Que ce philosophe « païen et barbare », ainsi que dit Paolo Cristofolini (Cristofolini, 2001), n'ait pas trouvé une grande audience au pays de Descartes et des Lumières, cela n'est pas très étonnant. Mais c'est un grand philosophe et sa conception d'une histoire qui est en même temps science de la culture et anthropologie mérite d'être plus largement connue.

Aperçu sur la vie et l'œuvre de Vico

Né à Naples le 23 juin 1668, dans une famille modeste – son père était « le plus pauvre des libraires napolitains¹ » – Giambattista Vico est victime d'une grave chute vers l'âge de sept ans, qui le marquera sa vie durant. Il a un parcours scolaire et universitaire plutôt chaotique qui le fait se considérer plutôt comme un autodidacte. Élève des Jésuites, c'est pourtant seul qu'il affronte la philosophie, mais sur l'insistance de son père, il étudie le droit. À l'âge adulte, ses conditions de vie restent le plus souvent précaires ; employé comme précepteur ou gouverneur des enfants d'un noble napolitain, il trouvera pendant quelques années des conditions propices à la réflexion et à l'écriture.

On peut distinguer trois phases dans l'œuvre de Vico. La première est celle dans laquelle il se confronte à la philosophie de son temps, de Bacon à Descartes, à l'héritage de Galilée et à toute cette philosophie, d'Épicure à Spinoza, qu'il condamnera bientôt radicalement en raison de son athéisme – du moins si on s'en tient à ce qui est répété par l'auteur. Cette première phase trouve son couronnement dans *De l'antique sagesse de l'Italie* publié en 1710 et

1. F Nicolini, *in* Vico, 1986, p. ix.

complété, au cours des années suivantes, par des réponses et des ébauches de la suite prévue dans le plan initial.

Deuxième phase : en 1720 et 1721, Vico publie son *Droit universel*, un ouvrage où commencent à s'esquisser les problématiques fondamentales de la *Science nouvelle*. C'est une transition qui le conduira vers sa philosophie de l'histoire.

Enfin de 1724 à sa mort (1744), il se consacre à son œuvre majeure, la *Science nouvelle*. La première version, que Vico appellera lui-même *Science nouvelle première*, est publiée en 1725. Mais il commence immédiatement à la corriger et, en 1730, paraît une seconde version corrigée. En 1736, il se met à la rédaction d'une troisième version, la version que retient la postérité, et qui sera publiée en 1743-44. Vico a le temps de la relire, de la corriger, de rédiger la dédicace ; il meurt en janvier 1744 et son livre n'est finalement publié qu'en juillet de cette même année.

Vico intempestif

La compréhension de Vico ne va pas de soi. C'est une œuvre qui se situe à certains égards à contre-courant de tout son siècle. Lecteur et parfois admirateur de Descartes, Vico est anti-cartésien. À l'époque où triomphe la physique nouvelle, il critique les sciences de la nature et la toute-puissance des mathématiques. Défenseur du catholicisme quand le dogme est remis en cause, il prend position catégoriquement contre toutes les découvertes et hypothèses nouvelles qui progressivement convainquent les savants que l'histoire de la Terre et l'histoire des hommes sont beaucoup plus longues que ce qu'enseigne l'écriture². Ne parlant pas un mot d'allemand, tout un pan de la philosophie en train de se faire lui échappe et, volontairement, dans la dernière partie de sa vie, il s'isole des courants dominants en Europe. Vico lui-même se fait gloire de penser seul. Pour qui ouvre pour la première fois la *Science nouvelle*, Vico semble plus être un philosophe du xvi^e siècle qu'un philosophe du xviii^e. Il y a, dans ce mélange de spéculation philosophique et de récits mythiques, un caractère archaïque de la pensée de Vico qui mérite explication.

Les salons et académies napolitaines que Vico fréquente sont largement ouverts aux idées nouvelles, d'autant que les gouvernants de Naples, à cette époque, sont en conflit plus ou moins larvé avec la Curie romaine. Si on veut

2. Pour une étude détaillée de cette question, voir Paolo Rossi, 2003.

comprendre Vico, et éviter de le classer trop rapidement parmi les « anti-modernes », il faut garder à l'esprit l'extrême pluralisme de ses affiliations philosophiques. Dans les *Orazioni inaugurali*, on peut lire ceci :

Si tu t'es donné à la philosophie, écoute Platon qui discute de l'immortalité de l'âme et de la force éternelle des idées divines, des genres, de Dieu comme bien suprême, de l'amour qui te libère de la lie de la luxure : tu te rendras compte qu'il mérite de plein droit l'appellation « divin ». Écoute combien gravement et avec combien de rigueur les Stoïciens enseignent la fermeté du sage et toi-même tu les diras des sévères et rigides gardiens de la vertu. Écoute Aristote, avec quelle pénétration il a embrassé toute la faculté de raisonner. Les autres philosophes, jusqu'à présent, n'ont rien ajouté à ses traités sinon quelque explication, quelque argument ou quelque exemple. Considère avec quel sentiment il a transmis les préceptes de l'art oratoire et de la poésie. Examine son très complet système de philosophie et des mœurs, et tu reconnaîtras spontanément le caractère miraculeux de ce génie. Écoute Démocrite, qui a observé tant de choses vraisemblables au sujet de la réalité, de l'émanation des atomes, des sens et tu l'appelleras le premier illustrateur de la nature. Écoute Descartes, quelles nouvelles et admirables choses il a investiguées concernant le mouvement des corps, les passions de l'âme, le sens de la vue, ce qu'il a médité au sujet de la vérité première, comment il a introduit dans la physique la méthode géométrique et tu le diras un philosophe qui n'est pas à l'exemple des autres³.

Mais, à partir de 1710, Vico manifeste à l'égard des courants de pensée modernes ou du moins de certains aspects de ces courants, une attitude de critique et de refus. Et si ces critiques peuvent nous paraître parfois pertinentes, elles semblent souvent naître de la perte d'un monde familier et manifestent une attitude plutôt conservatrice : la grande époque de l'humanisme et de l'érudition dans les lettres antiques est passée. Comme le dit Paolo Rossi, « Vico est en réalité proche – beaucoup plus proche que certains ne veulent l'admettre – des thèses que de nombreux réactionnaires de son temps (Jésuites en tête) ont formulées et soutenues en polémique contre les novateurs italiens et européens⁴. » De Démocrite, Épicure et Lucrèce à Hobbes, Gassendi et Spinoza, les adversaires déclarés sont tous plus ou moins accusés d'être des « athées » et si Descartes est moins mal traité, il reste cependant celui dont la méthode vient au secours de ces fourriers de l'athéisme. Certains interprètes considèrent cependant que

3. Cité des *Opere*, édition Nicolini & Gentile, 1914, in Vico, 2008, Introduzione, pp. 16-17.

4. P. Rossi, Introduction, in Vico, 1994, p. 15.

ce n'est qu'une couverture et que le vrai Vico, révélé par l'interprétation des silences éloquents de la *Scienza Nuova*, n'était pas très loin de l'athéisme.

Il y a une deuxième difficulté dans la lecture de Vico : elle tient à la place centrale qu'il accorde à la « science poétique », c'est-à-dire à l'imagination comme mode de connaissance. Évidemment, en bon catholique, Vico ne discute pas une minute la valeur des textes sacrés – on est loin de l'esprit critique de la Bible qui est celui de Spinoza ou de Richard Simon – mais la mythologie grecque et romaine est prise également très au sérieux : pour des raisons et sous des conditions que nous verrons, Vico considère que, moyennant un travail d'interprétation, elle est susceptible de nous donner une vérité historique – ce qui déjà relativise sérieusement la fidélité affirmée au texte de l'ancien et du nouveau Testament. On peut interpréter cette « science poétique » comme anticipant l'historisme allemand du XIX^e siècle, mais, lue dans le contexte, l'œuvre de Vico paraît un retour vers une philosophie non rationaliste, encore empêtrée dans l'hermétisme. En vérité, la *Science nouvelle* reste souvent un texte obscur où s'entremêlent les développements profonds et novateurs et une incorrigible tendance à faire violence aux faits, à les corriger par des conjectures douteuses quand ils n'entrent pas exactement dans le cours général des pensées de l'auteur. Comme le dit Croce, « la lumière et les ténèbres, la vérité et l'erreur (...) alternent et (...) s'entrecroisent presque à chaque page de la *Science nouvelle* » (Croce, 1913, p. 41). Mais, et c'est encore Croce qui le fait remarquer : « il y a des recueils d'informations très riches et très exactes dont on sent immédiatement qu'il ne s'agit pas d'histoire, et, par contre, des livres profonds d'intelligence historique et pauvres dans l'information, jusqu'à être parsemés de faits inexacts, légendaires ou fabuleux : il suffit de citer ici la *Science nouvelle* de Vico. » (Croce, 2002, p. 10)

La troisième difficulté tient inversement à la propension que nous avons, en quelque sorte naturellement, à lire et à juger Vico en fonction de sa postérité. Quand Michelet traduit et adapte la *Science nouvelle*, il lui donne pour titre « *Principes de la philosophie de l'histoire* » (« traduits de la *Science Nouvelle* de J.-B. Vico »). Et c'est à l'aune de la philosophie de l'histoire de Herder, Kant, Hegel ou Marx que l'on va souvent juger Vico. Mais s'il y a parfois des airs de famille, il faut se garder de la méthode finaliste en histoire de la philosophie : la providence ne gouverne pas plus l'histoire de la philosophie que l'histoire naturelle ou l'histoire, même si Vico croit le contraire ! On remarquera que Hegel ne cite jamais Vico et Marx y fait seulement une allusion dont il faudra discuter la pertinence : « L'histoire des organes productifs de l'homme social, base matérielle de toute organisation sociale, ne serait-elle pas digne de semblables recherches ?

Et ne serait-il pas plus facile de mener cette entreprise à bonne fin, puisque, comme dit Vico, l'histoire de l'homme se distingue de l'histoire de la nature en ce que nous avons fait celle-là et non celle-ci⁵ ? » Cette brève allusion repose sur un glissement interprétatif qui pourrait laisser penser que Marx cite Vico de seconde main, puisque, selon la *Science nouvelle*, les hommes font le monde civil (331), sans que jamais l'auteur n'affirme que les hommes font l'histoire, ce qui est le travail de la providence. Ce n'est pourtant pas le cas : il a lu la *Science nouvelle* et la recommande chaudement à Lassalle (cf. infra).

Les grandes lignes de la philosophie de Vico

Ces difficultés permettent de comprendre quelle perplexité saisit le lecteur qui se plonge dans les diverses interprétations de la pensée vichienne⁶. Entre le conservateur qui fait clairement partie des « anti-lumières » – selon Zeev Sternhell, Vico est le « premier grand ennemi du rationalisme, du droit naturel et d'un monde d'où la providence est absente⁷ » – et celui qui anticipe une conception de l'histoire que les marxistes font leur, il y a donc de quoi s'y perdre. En Italie, le « libéral » hégélien Benedetto Croce et le futur ministre de l'éducation de Mussolini, Giovanni Gentile⁸, sont des vichiens convaincus. Georges Sorel, apôtre du syndicalisme révolutionnaire et de l'action directe admire Vico. Isaiah Berlin, le libéral défenseur de la « liberté négative », critique impitoyable de Rousseau, le rejoint. Le club des amis de Vico est très varié.

C'est que les solutions que Vico apporte aux problèmes qu'il pose – et souvent pour la première fois – sont parfois équivoques ou mal comprises et que chacun finalement y projette son propre naturel. Il reste un noyau de thèses qui peuvent définir schématiquement la philosophie de Vico. Reprenons ici l'énoncé qu'en fait Paolo Rossi :

L'affirmation du caractère artificiel et conventionnel de la mathématique ; la distinction de la connaissance historique de la connaissance scientifique et l'affirmation que la première, à la différence de la seconde est fondée sur la

5. K. Marx, *Capital* I, IV^e section, chap. 15.

6. Nous nous contentons de franciser le qualificatif italien « vichiana », y compris pour la prononciation, le « ch » se prononçant comme un « k ».

7. Z. Sternhell, *Les Anti-Lumières. Du XVIII^e siècle à la guerre froide*, Fayard, 2006, p. 23.

8. Gentile est aussi l'auteur d'un livre sur Marx, *La filosofia di Marx* dont André Tosel dit qu'il est « un texte majeur de la philosophie contemporaine » (Gentile, *La philosophie de Marx, édition bilingue*, Trans-Europe-Repress, 1995, traduction de Gérard Granel et André Tosel, présentation par André Tosel. Croce a eu un peu plus que des sympathies pour le régime de Mussolini avant de se raviser.

compréhension des événements dans un contexte où le spectateur n'est pas passif relativement aux événements ; l'affirmation que le passé n'est donc pas constitué de faits semblables et comparables aux faits « étrangers » de la nature, mais de faits qui sont le produit et l'œuvre de l'homme et que, pour cette raison, l'homme peut reconstruire « de l'intérieur » ; la conviction que chaque époque historique a ses propres caractéristiques, impossibles à confondre, résultant d'une série de facteurs connectés entre eux organiquement et se présentant donc comme quelque chose d'unitaire ; l'insistance sur l'importance des facteurs économiques dans le développement des agrégats sociaux et des organismes politiques ; l'affirmation du caractère scientifique de l'historiographie et de la nécessaire synthèse de la philosophie et de la philologie ; le respect pour le moment fantastique de la vie humaine et la description des conditions de vie des hommes dans les âges primitifs ; la défense passionnée du monde de la fantaisie, de la poésie, du mythe comme d'un monde qui a ses dimensions et ses caractéristiques propres et qui ne peut être immédiatement adapté aux méthodes de la raison ; l'appel au monde fabuleux de l'enfance qui est nié ou comprimé au nom d'une raison toute entière déployée ; l'affirmation des racines lointaines et souvent inconscientes des actions, des usages et institutions humaines ; la thèse que la raison (et la civilisation qui s'est fondée sur elle) est une conquête qui se présente au terme d'un chemin long et difficile et qui contient en elle-même le germe de sa défaite et de sa dissolution ; l'historicisation du monde des fables, des mythes et des traditions populaires et la tentative de le reporter à une époque historique éloignée en l'interprétant comme une expression cohérente de cet âge disparu ; la théorie anti-conventionnaliste relative au langage ; l'insistance sur la nécessaire pluralité des méthodes dans les divers champs du savoir⁹ ; (...)

Toutes ces idées, dit encore Rossi, situent bien Vico dans la grande histoire de la pensée européenne. Les questions énumérées ici par Rossi ne pourront être traitées toutes avec la précision nécessaire dans le cadre limité de cet ouvrage. Mais nous espérons contribuer à donner à Vico la place qu'il mérite dans un enseignement philosophique. La *Science nouvelle* étant l'œuvre majeure de Vico, c'est cet ouvrage qui tiendra la place centrale dans notre réflexion. Et puisque la tradition – qui n'est pas sans justification – a fait de Vico l'un des philosophes de l'histoire, là se situera le point névralgique de notre interrogation. Il est cependant impossible de comprendre véritablement cette œuvre si particulière sans aborder le cheminement qui y conduit et c'est pourquoi nous commencerons par le Vico d'avant la *Science nouvelle*.

9. Paolo Rossi, in Vico, 1994, pp. 38-39.